



Allemagne année zéro

Roberto Rossellini - Italie, France, Allemagne - 1948

Fiche technique

Scénario: Roberto Rossellini, Carlo Lizzani,
Max Colpert
Photographie: Robert Juillard
Montage: Eraldo Da Roma
Décors: Piero Filippone
Musique: Renzo Rossellini

Distribution

Edmund Meschke: Edmund Kohler,
Ingetraud Hinze: Eva Kohler, Franz Kruger:
Karl-Heinz Kohler, Ernst Pittschaw: le père,
Erich Guhne: l'instituteur, Hans Sangen:
Mr Rademaker, Heidi Blankner: Mme Rademaker



Dates de sortie : Italie : 1^{er} décembre 1948 - France: 2 février 1949 – Noir & Blanc - Format: 1,37 – Durée: 78 minutes

Critiques et commentaires

Fidèle à son approche documentaire, Rossellini tourne dans les décombres de Berlin dans l'après-guerre, et capte la misère d'un peuple obligé à se livrer au marché noir et à la prostitution pour survivre. Les images au début du film d'un cheval mort dépecé en pleine rue par des berlinois ne s'oublient pas. Ce qui va suivre non plus. Rossellini montre que les résidus pervers du nazisme, cachés dans les ruines, continuent de distiller leur venin dans la jeunesse allemande tandis que le pays, anéanti par la folie meurtrière du III^{ème} Reich, peine à se reconstruire. Après avoir filmé la résistance et la libération dans *Rome ville ouverte* et *Paisà*, Rossellini s'intéresse aux séquelles morales et matérielles de la guerre. Il ne s'agit pas de stigmatiser un pays vaincu mais de constater l'héritage terrible légué aux générations futures. Ce constat pessimiste annonce *Europe 51*, autre œuvre majeure de Rossellini, dans laquelle une nouvelle fois un enfant commet un geste radical pour échapper à un monde sans amour ni espoir.

Arte, Olivier Père, 24 juillet 2017

"Les Allemands étaient des êtres humains comme les autres ; qu'est-ce qui a pu les amener à ce désastre. La fausse morale, essence même du nazisme, l'abandon de l'humilité pour le culte de l'héroïsme, l'exaltation de la force plutôt que celle de la faiblesse, l'orgueil contre la simplicité. C'est pourquoi j'ai choisi de raconter l'histoire d'un enfant, d'un être innocent que la distorsion d'une éducation utopique amène à perpétrer un crime en croyant accomplir un acte héroïque."

"Le néo-réalisme consiste à suivre un être, avec amour, dans toutes ses découvertes, toutes ses impressions. Il est un être tout petit au-dessous de quelque chose qui le frappera effroyablement au moment précis où il se trouve librement dans le monde, sans s'attendre à quoi que ce soit. Ce qui importe avant tout pour moi, c'est cette attente ; c'est elle qu'il faut développer, la chute devant rester intacte."

Les Cahiers du Cinéma n°50 (août-sept. 1955) et 52 (nov. 1955) :
Dix ans de cinéma par Roberto Rossellini

Ce qui frappe, c'est la manière dont Rossellini ne laisse ici rien au hasard. La photographie est parfaite, montrant des images impressionnantes de Berlin, grande capitale européenne, réduite en un tas de gravats géant. Si le souci du détail et de la restitution fidèle des faits est chère aux réalisateurs néoréalistes, il vont pousser le vice jusqu'au choix-même des acteurs. En effet, pour ce film, Rossellini n'a choisi aucun acteur professionnel pour incarner ses personnages. Ainsi, Ernst Pittschau, qui incarne le père, était une ancienne vedette du cinéma muet dans les années 1910, retrouvé assis sur les marches de l'escalier d'entrée d'une maison de retraite. Inge- traud Hinze, ancienne danseuse-étoile, qui incarne Eva, a été repérée par le réalisateur lorsqu'elle faisait la queue pour avoir de la nourriture. Enfin, Edmund, le personnage principal, est incarné par Edmund Meschke, repéré par le réalisateur lors d'un spectacle de cirque, ainsi que pour sa ressemblance avec Romano Rossellini, le fils défunt du réalisateur. On comprend donc mieux le naturel de ces acteurs improvisés qui s'intègrent parfaitement au sombre tableau du Berlin d'après-guerre, une ville ruinée, en proie à la famine et à la misère, où les gens sont sans cesse privés, et où le marché noir n'a de cesse que d'accroître son influence.

Le choix d'un enfant comme personnage principal est judicieux et totalement volontaire. Voir un enfant ainsi exposé aux cruautés de la vie ne peut que nourrir notre empathie envers lui et, bien qu'il s'agisse d'un film à vocation descriptive, on ne peut qu'être scandalisés de voir que des gens ont ainsi vécu dans l'indifférence. Pourtant cet enfant est très dégourdi, il se bat, modèle de bravoure, visage angélique perdu dans l'enfer de la réalité. Un ange rapidement corrompu par le mal qui l'entoure, ultime lueur d'espoir qui se retrouve fatalement étouffée par l'obscurité.

A la rencontre du septième art, Quentin Coray, 5 mai 2015.

C'est quoi, ce zéro dans Allemagne année zéro ? La fin ou le début ? On considère généralement ce zéro comme un point relatif à l'histoire, un moment T sur l'échelle chronologique : fin du nazisme, début d'une Allemagne nouvelle. Ce serait passer à côté de l'essentiel. Le zéro, chiffre-néant, n'est pas relatif à l'histoire ou à la géographie mais à un absolu. C'est beau comme un poème qui commencerait par : "Juste après le déluge..." Dans les décombres d'une ville allemande, Rossellini filme un labyrinthe en cendres. Berlin ? Dresde ? Qu'importe l'Allemagne, il pourrait même s'agir de Grozny. Toute cette réalité-là, Rossellini la magnifie en suivant un gamin qui chaparde pour survivre, qui volette au dessus du gouffre et tue son père, un malade, invalide, geignard et désespéré...

Crime relatif et absolu. C'est la guerre. Pas de méchants ou de victimes, pas de pleurnicheries : dans la ville réduite à presque zéro, un dérisoire morceau de carton devient un trésor pour éloigner un courant d'air. Après Rome ville ouverte et Paisà, dans ce dernier volet de la trilogie qui fonde le néoréalisme italien, Rossellini invente une distance juste. Année zéro. C'est à partir de là que la Nouvelle Vague inventera la notion d'auteur. Le poète a réussi à voler ce monopole qu'avaient jusqu'alors les images d'actualités : la vérité. Vérité inconcevable de cet enfant criminel qui s'égare au milieu d'un labyrinthe de ruines avant de s'effondrer. C'est ici, dans l'absolu de cette tragédie volée au brouhaha de l'actualité, que se situe le zéro.

Les Inrockuptibles, Luc Arbona, 18 août 2006

Filmographie sélective de Roberto Rossellini (né en 1906) :

Rome ville ouverte, 1945 – Paisà, 1946 – **Allemagne année zéro**, 1947 – Le miracle, 1948 – Stromboli, 1950 – Europe 51, 1952 – Voyage en Italie, 1954 – La peur, 1954 – General della Rovere, 1959 – Vanina vanini, 1961 – La prise du pouvoir par Louis XIV, 1966 – Socrate, 1971 – Anno uno, 1974 – Le Messie, 1975.

Prochaine séance: cycle Enfance 2/3

Mercredi 4 décembre, 20h

ANIKI-BOBO

Manoel de Oliveira – Portugal – 1942 – 71 min